

Il savait donc pourquoi le gentilhomme n'avait pas paru au rendez-vous, à White-Cross.

—Hélas! pensa-t-il, que pourra Martial, son pauvre et fidèle écuyer, pour lui venir en aide? On ne pénètre pas deux fois par surprise dans la Tour de Londres.

Mais quelle était cette jeune fille qui se mêlaient à ces scènes tragiques?

Il essaya d'interroger adroitement les domestiques, se demandant si ce n'était pas quelque autre victime du misérable habitant de cette demeure.

Mais d'autres serviteurs, voyant un étranger, vinrent se mêler à la conversation. Et le portier, après avoir fait un signe à Fabers et au palefrenier, se tut, se souvenant de la défense impérieuse que le comte de Verbroeck lui avait faite, de raconter à âme qui vive, l'arrivée nocturne de Marguerite et des marins qui la conduisaient.

Le promeneur n'avait plus rien à apprendre.

Il demeura encore quelques minutes, afin de ne pas donner à penser aux domestiques; puis il continua son apparente promenade.

Il se dirigeait vers la campagne lorsqu'il avait passé devant la maison de l'espion politique: c'était vers l'endroit où le vicomte de Mercourt avait tâché de chercher un refuge avec la fille d'Ellen.

Il allait donc refaire cette étape.

Il ne découvrit rien... rien qu'un tronçon d'épée.

Cette lame brisée était celle du vaillant Breton.

Fabers plongea longuement son regard dans tous les retraits du bois. Et ramassant pieusement la lame d'acier, il la glissa sous ses vêtements. Il la rapporterait à celui qui l'attendait, caché dans son modeste logis de petit commerçant, derrière Saint-Paul.

## LI. — SUR L'ÉPÉE

Sur la mer aux flots grisâtres, aux vagues sans cesse irritées, une forte barque aux flancs épais, à la solide mâture, glisse, voguant vers l'ouest. Un vieillard, un homme aux cheveux grisonnants mais au visage énergique, une femme sont à son bord comme passagers.

Le vieillard qui est à bord se nomme lord Mercy; il a été le premier ministre de la reine Elisabeth.

Ses deux compagnons de voyage sont les deux solitaires dans la cabane desquels Henri de Mercourt, presque mourant, avait aperçu jadis le portrait du noble vieillard, du père d'Ellen: c'est Wilkie, l'ancien géôlier de la Tour, et Annie, sa courageuse et sa fidèle compagne.

Ils voguent vers l'avenir vers l'inconnu, en songeant à ceux qui devaient les accompagner et qui sont restés.

Ceux qui sont restés, avons-nous dit...

Dans un cachot voûté selon le style de la vieille et forte architecture gothique, et fermé par une double porte, un homme est prostré sur un banc de pierre. Il est là depuis plusieurs heures peut-être et n'a pas songé à bouger, à changer de position.

Ce prisonnier a pour noms et pour titres: Henri, vicomte de Mercourt, seigneur de Kervien.

Il se croit seul, abandonné à Londres.

Et cependant, au fond d'une chambre, dans une petite maison, située derrière l'église de Saint-Paul, un homme aux traits fatigués, creusés par de longues souffrances, attend, dévoré d'inquiétude.

C'est Martial Dacier qui, contrairement aux ordres de son maître, a refusé de s'embarquer sur le côtre qui devait le conduire en France, puisque le vicomte de Mercourt n'était pas avec eux.

Il attend Fabers, l'honnête corroyeur parti aux informations.

La porte de la boutique de peausseries s'ouvre enfin au-dessous.

Il se traîne jusqu'à l'entrée de la chambre.

Et lorsque Fabers en pousse la porte, le corroyeur aperçoit l'impotent devant lui, dardant ardemment son regard enfiévré sur le sien.

La flamme malade qui brille dans les prunelles de Martial est toute une interrogation. Le nouvel arrivé le comprend: il a conscience du chagrin cuisant qu'il va causer au fidèle serviteur dès qu'il ouvrira la bouche. Et cependant il ne peut se taire.

—Fabers, Fabers, qu'avez-vous donc appris? fait Martial en constatant la contrainte du commerçant.

Celui-ci jette son chapeau de feutre sur un meuble, évitant la question directe de son compagnon.

Il se laisse tomber sur un siège, tandis qu'un soupir s'exhale de sa poitrine. Puis des paroles sourdes, lentes, sortent de sa bouche.

Mais Fabers a terminé. Il n'a plus rien à apprendre à celui qui l'écoute et pour qui aucun doute n'est plus possible.

Henri de Mercourt est enfin tombé au pouvoir de l'ennemi qu'il a si longtemps défié et tenu en échec. Tout est terminé.

Un morne silence succède à la narration du corroyeur.

Mais celui-ci tire alors lentement de dessous son justaucorps un tronçon d'acier, l'extrémité d'une lame rompue, faussée.

Il la tend à l'écuyer.

—Prenez ceci, dit-il d'une voix grave et triste, c'est la lame brisée de l'épée du vicomte de Mercourt. Je l'ai rapportée pour vous.

A cette vue, une humidité tremblante brille dans les yeux de Martial.

Avec un respect pieux, il prend la relique que le bon Fabers lui présente, qu'il a conservée à son intention.

Religieusement, il l'approche de ses lèvres, après un regard de reconnaissance muette et ardente envers son interlocuteur.

—Fabers, dit-il, vous à qui je ne sais comment exprimer la gratitude que je ressens, soyez témoin de mon serment.

Et la main étendue au-dessus du tronçon d'épée, il prononça ces paroles d'une voix sourde et forte:

Sur cette lame brisée, je renouvelle le vœu que j'ai prêté autrefois de ne pas abandonner, quoi qu'il arrive, mon seigneur et maître le sire de Kervien. Sur ce débris d'acier, emblème de la lutte sans trêve, sans merci, je jure de ne quitter l'Angleterre qu'avec mon maître, ou de périr à la tâche!

## LII. — MÈRE ÉPLORÉE

Ah! la vie!... l'âpre, la torturante la vie du monde!...

Qui fera le total des joies, des sourires d'une existence humaine et mettra en regard les tristesses, les souffrances, les larmes de cette même existence?

A Londres, Marguerite errante, traquée comme une pauvre créature par les chasseurs: celui qui l'avait arrachée aux griffes de ses géoliers, de ses bourreaux, livré lui aussi à cette heure aux géoliers; et l'aïeul dans les bras de qui il voulait la remettre s'éloignant ballotté par les flots amers.

Et loin d'eux tous, en Ecosse, une mère, Ellen, égrenant toutes les indicibles angoisses, épuisant toutes les prières de son âme et toutes les larmes de son être.

Le déchirement, l'affreux désespoir éprouvé par l'infortunée en constatant la disparition de sa fille, n'avaient fait que s'accroître.

Malgré les indices trop convaincants de violence relevés à l'endroit où Stewart Bolton et ses estafiers avaient tendu leur embuscade, la malheureuse mère, après les premières alarmes, avait essayé de se persuader que la catastrophe était moins grande qu'on ne l'avait cru d'abord.

Le retour d'Halbert et de ses compagnons au milieu de la nuit, après leur course infructueuse sur la piste des ravisseurs, l'avait, il est vrai, plongée d'abord dans un accablement immense, dans un nouveau désespoir.

Mais, avec la ténacité des infortunés qui se refusent à accepter leur malheur, elle n'avait pas tardé à redresser, dans un mouvement farouche, sa tête éplorée.

Hélas! il est si cruel pour une mère ayant passé par toutes les épreuves qu'avait connues Ellen Mercy de voir sombrer la seule consolation laissée par le destin.

Il était si affreux pour elle de se dire: c'est fini: je n'ai plus d'enfant.

Aussi, lorsque le Highlander avait annoncé qu'il allait proposer aux habitants d'un village situé à quelque distance de se joindre aux serviteurs du manoir de Claymore pour battre les bois, avait-elle demandé à voir le montagnard.

—Oui, vous avez raison, lui dit-elle, c'est le moyen de les retrouver; j'irai avec vous et nous les ramènerons... les deux enfants prodiges.

Elle n'avait aucune parole de reproche, ni de blâme pour Julien. N'avait-elle pas constaté sa tendresse pour son enfant et ne devait-il pas être infiniment malheureux lui aussi s'ils se trouvaient perdus ensemble dans la forêt?

Puis, en ce cas, n'était-il pas à cette même heure la seule protection, la seule défense de la pauvre enfant?

Le Highlander était parti de suite afin d'engager les paysans à se joindre à eux.

Ceux à qui il fit connaître le lamentable événement dont les hôtes du manoir de Claymore étaient victimes lui exprimèrent une vive pitié.

Mais la guerre avait pris la plus grande partie des hommes valides.

D'autre part, à cause de la tiédeur de la température, beaucoup d'entre les paysans, dont les terres de culture se trouvaient à une grande distance, y couchant sous des abris passagers.

Ce ne pouvait donc être ce qu'on avait espéré... et ce qui aurait peut-être permis de réduire à néant le guet-apens accompli par Stewart Bolton...